|  |
| --- |
| **Séquence 1 : Qu’est-ce que la tragédie ?** |

Objectifs :

* Découvrir les caractéristiques de la tragédie grecque (divinités, fatalité…)
* Comprendre les enjeux historico-politiques de la création littéraire antique
* Repérer les caractéristiques de la fable tragique dans des extraits signifiants

1. **Définition(s)**
2. **Etymologie**
3. **Origines du genre**

|  |
| --- |
| *http://lewebpedagogique.com/asphodele/files/2011/11/theatre-grec.jpg Tout d'abord - on l'a dit et redit - la tragédie grecque a sans nul doute une origine religieuse.*  *Cette origine était encore fortement sensible dans les représentations de l'Athènes classique. Et celles-ci relèvent ouvertement du culte de Dionysos.*  *On ne jouait de tragédies qu'aux fêtes de ce dieu. La grande occasion, à l'époque classique, était la fête des Dionysies urbaines, qui se célébrait au printemps ; mais il y avait aussi des concours de tragédie à la fête des Lénéennes, qui se déroulait vers la fin de décembre. La représentation elle-même s'insérait donc dans un ensemble éminemment religieux ; elle s'accompagnait de processions et de sacrifices. D'autre part, le théâtre où elle avait lieu, et dont on visite encore aujourd'hui les restes, fut, à diverses reprises, reconstruit mais c'était toujours le "théâtre de Dionysos", avec un beau siège de pierre pour le prêtre de Dionysos et un autel du dieu au centre, là où évoluait le chœur. Ce chœur lui-même, par sa seule présence, évoquait le lyrisme religieux. Et les masques que portaient choreutes et acteurs font assez facilement penser à des fêtes rituelles de type archaïque.*  *Tout cela trahit une origine liée au culte, et peut assez bien se concilier avec ce que dit Aristote (Poétique, 1449 a) : selon lui, la tragédie serait née d'improvisations ; elle serait issue de formes lyriques comme le dithyrambe (qui était un chant choral en l'honneur de Dionysos) ; elle serait donc, de même que la comédie, l'élargissement d'un rite.*  (Jacqueline de Romilly, *La tragédie grecque*, 1970) |

**Quels sont les éléments importants de cet extrait ? (Qui, quoi, où, comment ?)**

**Voici un deuxième extrait du même ouvrage. Quelle est la différence fondamentale entre notre conception de l’art dramatique et celle de l’Antiquité grecque ?**

|  |
| --- |
| *Toutefois, lorsque l'on parle d'une fête religieuse, à Athènes, il faut bien se garder d'imaginer une séparation comme celle que peuvent comporter nos Etats modernes. Car cette fête de Dionysos était également une Fête nationale.*  *On n'allait pas au théâtre, chez les Grecs, comme on peut y aller de nos jours - en choisissant son jour et son spectacle, et en assistant à une représentation répétée chaque jour tout au long de l'année. Il y avait deux fêtes annuelles où se donnaient des tragédies. Chaque fête comportait un concours, qui durait trois jours et, chaque jour, un auteur, sélectionné longtemps à l'avance, faisait représenter à la suite, trois tragédies. La représentation était prévue et organisée par les soins de l'Etat, puisque c'était un des hauts magistrats de la cité qui devait choisir les poètes et choisir, également, les citoyens riches chargés de pourvoir à tous les frais. Enfin, le jour de la représentation, tout le peuple était invité à venir au spectacle : dès l'époque de Périclès, les citoyens pauvres pouvaient même toucher, à cet effet, une petite allocation.*  *Par suite, ce spectacle revêtait le caractère d'une manifestation nationale. Et le fait explique à coup sûr certains traits dans l'inspiration même des auteurs de tragédies. Ceux-ci s'adressaient toujours à un très large public réuni pour une occasion solennelle : il est normal qu'ils aient cherché à l'atteindre et à l'intéresser. Ils écrivaient donc en citoyens s'adressant à des citoyens.* |

**Voici la première scène de la tragédie *Antigone*, composée par Sophocle vers 441 avant Jésus-Christ.**

UN MESSAGER DU PALAIS. Une place à Thèbes, devant le palais des Labdacides.

**PROLOGUE**.

ANTIGONE. Chère Ismène, ma soeur, toi qui partages mon sort, de tous les maux qu'Oedipe nous a laissés en héritage, m'en citeras-tu un seul dont Zeus veuille nous tenir quittes avant la fin de nos jours? Jusqu'ici, en fait de chagrins, de malédictions, d'affronts, de mépris, je ne vois pas que rien nous ait été épargné, à toi aussi bien qu'à moi. Et qu'est-ce que cet édit que le prince, dit-on, fait publier? N'as-tu pas surpris quelque bruit? Ne sens-tu pas la haine, pas à pas, qui s'approche de ceux qui nous sont chers?

ISMÈNE. Non, Antigone, au sujet de ce qui nous est cher, je n'ai point reçu de nouvelle qui ne réconforte ou ajoute à ma peine, depuis le jour que nos deux frères ont péri l'un par l'autre. Cette nuit, l'armée argienne s'est retirée... Je n'ai rien appris d'autre, et je ne m'en trouve ni plus ni moins malheureuse.

ANTIGONE. J'en étais sûre, et je t'ai donné rendez-vous hors du palais pour te parler sans témoins.

ISMÈNE. Que se passe-t-il? Je vois bien que tu médites quelque chose.

ANTIGONE. La sépulture due à nos deux frères, Créon ne prétend-il pas l'accorder à l'un et en spolier l'autre? On dit qu'il a enseveli Étéocle selon le rite, afin de lui assurer auprès des morts un accueil honorable, et c'était son devoir; mais le malheureux Polynice, il défend par édit qu'on l'enterre et qu'on le pleure : il faut l'abandonner sans larmes, sans tombe, pâture de choix pour les oiseaux carnassiers ! Oui, telles seraient les décisions que Créon le juste nous signifie à toi et à moi, oui, à moi ! Il viendra tout à l'heure les proclamer afin que nul n'en ignore! Il y attache la plus grande importance et tout contrevenant est condamné à être lapidé par le peuple. Les choses en sont là, et bientôt tu devras montrer si tu es fidèle à ta race ou si ton coeur a dégénéré.

ISMÈNE. Mais, ma pauvre amie, si les choses en sont là, que je m'en mêle ou non, à quoi cela nous avancera-t-il?

ANTIGONE. Vois Si tu veux prendre ta part de risques dans ce que je vais faire.

ISMÈNE. Quelle aventure veux-tu donc courir ? Quel est ton projet ?

ANTIGONE. Je veux, de mes mains, enlever le corps. M'y aideras-tu?

ISMÈNE. Quoi! tu songes à l'ensevelir? Mais c'est violer l'édit!

ANTIGONE. Polynice est mon frère; il est aussi le tien, quand tu l'oublierais. On ne me verra pas le renier, moi.

ISMÈNE. Mais, folle! et la défense de Créon?

ANTIGONE. Créon n'a pas de droits sur mon bien.

ISMÈNE. Hélas, réfléchis, ma soeur.

[50] Notre père est mort réprouvé, déshonoré; lorsqu'il s'est lui-même découvert criminel, il s'est arraché les yeux, et sa femme, qui était sa mère, s'est pendue. Et voici nos deux frères qui se sont entre-tués, ne partageant entre eux que la mort, les infortunés ! Demeurées seules, nous deux, à présent, ne prévois-tu pas l'affreuse fin qui nous guette si nous enfreignons la loi, si nous passons outre aux édits et à la puissance du maître? N'oublie pas que nous sommes femmes et que nous n'aurons jamais raison contre des hommes. Le roi est le roi : il nous faut bien obéir à son ordre, et peut-être à de plus cruels encore. Que nos morts sous la terre me le pardonnent, mais je n'ai pas le choix; je m'inclinerai devant le pouvoir. C'est folie d'entreprendre plus qu'on ne peut.

ANTIGONE. Je n'ai pas d'ordres à te donner. D'ailleurs, même si tu te ravisais, tu ne me seconderais pas de bon coeur. Fais donc ce qu'il te plaira; j'ensevelirai Polynice. Pour une telle cause, la mort me sera douce. Je reposerai auprès de mon frère chéri, pieusement criminelle. J'aurai plus longtemps à plaire à ceux de là-bas qu'aux gens d'ici. Là-bas, mon séjour n'aura point de fin. Libre à toi de mépriser ce qui a du prix au regard des dieux.

ISMÈNE. Je ne méprise rien; mais désobéir aux lois de la cité, non : j'en suis incapable.

ANTIGONE. Invoque ce prétexte... J'irai recouvrir de terre le corps de mon frère bien-aimé.

ISMÈNE. Malheureuse, que je tremble pour toi!

ANTIGONE. Ne te mets pas en peine de moi, assure ta vie.

ISMÈNE. Au moins n'avertis personne; cache bien ton projet : je le cacherai aussi.

ANTIGONE. Hélas ! parle, au contraire, annonce-le à tout le monde : je t'en voudrais bien plus de ton silence.

ISMÈNE. Ton coeur s'enflamme pour ce qui glace d'effroi.

ANTIGONE. Je sais qu'ils sont contents de moi, ceux que d'abord je dois servir.

ISMÈNE. Si toutefois tu réussis; mais tu vises l'impossible.

ANTIGONE. Quand les forces me manqueront, je renoncerai.

ISMÈNE. C'est mal déjà que de tenter l'impossible.

ANTIGONE. Ne parle pas ainsi, ou je te haïrai, et le mort te haïra, quand tu reposeras près de lui; et ce sera justice. Laisse-moi, laisse mon imprudence courir ce risque. Quoi qu'il me faille souffrir, je serai morte glorieusement.

ISMÈNE. Pars, puisque tu l'as résolu. C'est une folie, sache-le bien; mais tu sais aimer ceux que tu aimes.

**Questions sur la première scène d’*Antigone* de Sophocle :**

* **Quel est le registre de langue ? Pourquoi cette attention portée au langage ?**
* **Qui sont les personnages ?**
* **Antigone est-elle déjà consciente de sa destinée ?**
* **Quelles forces sont mises en évidence dès le prologue ?**

**Le deuxième épisode est celui de la confrontation entre Antigone et son oncle Créon.**

LE GARDE. La voici, la coupable. Prise en flagrant délit. Où est donc Créon ?

LE CORYPHÉE. Il était rentré au palais, mais il revient à point nommé.

CRÉON. Qu'y a-t-il? Pourquoi dites-vous que j'arrive à propos ?

LE GARDE. Roi, il ne faut jurer de rien. Une idée survient, qui fait échec à ce qu'on avait pensé. Je m'étais vanté que vous ne me reverriez pas de sitôt, car tes menaces m'avaient secoué rudement. Mais une joie sur laquelle on n'osait plus compter, rien ne peut faire autant de plaisir. J'avais juré de n'en rien faire, c'est vrai, mais je suis revenu, et je t'amène cette jeune fille qu'on a surprise en train d'arranger la sépulture. Cette fois on n'a pas eu besoin d'agiter les dés, car c'est à moi, à moi seul, qu'est échue la bonne aubaine. Maintenant que tu la tiens, roi, à toi de l'interroger et d'obtenir ses aveux.

CRÉON. Cette fille que tu amènes, où l'as-tu prise, et comment?

LE GARDE. Elle ensevelissait le mort. Que veux-tu savoir de plus?

CRÉON. Comprends-tu la portée de tes paroles ? Et dis-tu bien la vérité?

LE GARDE. Je l'ai vue ensevelissant le cadavre que tu as interdit d'ensevelir. Cela n'est-il point clair et précis ?

CRÉON. Comment a-t-elle été découverte et prise sur le fait?

LE GARDE. Voici l'affaire. J'arrive, encore étourdi de tes menaces. Aussitôt, nous balayons la poussière qui recouvrait le cadavre et nous le mettons à nu. Comme il commençait à se décomposer, nous allons nous asseoir sur une butte voisine, en plein vent, à cause de l'odeur. Pour mieux nous tenir éveillés, nous nous gourmandions entre nous, sans nous passer la moindre distraction. Nous sommes restés ainsi jusqu'au moment où le soleil a gagné le milieu du ciel, et ses rayons étaient cuisants. Mais voilà qu'un coup de vent soulève un tourbillon de poussière, véritable plaie céleste qui envahit toute la plaine, cinglant le feuillage, emplissant l'air jusqu'aux nues. Les yeux fermés, nous nous courbions sous le fléau. Au bout d'un long moment, quand la bourrasque s'est éloignée, nous apercevons la fillette qui pousse des lamentations aiguës, comme fait un oiseau affolé, quand il arrive au nid et n'y trouve plus ses petits. Elle aussi, en voyant le corps exhumé, elle se prend à gémir, à crier, à maudire les auteurs du sacrilège. De ses mains, elle amasse à nouveau de la poussière; puis, levant un beau vase de bronze, elle couronne le cadavre d'une triple libation. Nous accourons, nous l'appréhendons; elle ne paraissait nullement effrayée. Nous l'interrogeons sur ce qu'elle avait fait la première fois, sur ce qu'elle venait de faire; elle a tout avoué. J'en étais heureux et pourtant cela me faisait de la peine, car s'il est doux d'échapper au malheur, on n'aime point à y jeter des gens qu'on aime bien. Mais enfin, pour moi, n'est-ce pas, mon salut avant tout.

CRÉON. Eh bien, toi, oui, toi qui baisses le front vers la terre, reconnais-tu les faits ?

ANTIGONE. Je les reconnais formellement.

CRÉON (au garde). File où tu voudras, la conscience légère; tu es libre.

(à Antigone). Réponds en peu de mots. Connaissais-tu mon édit ?

ANTIGONE. Comment ne l'aurais-je pas connu ? Il était public.

CRÉON. Et tu as osé passer outre à mon ordonnance ?

ANTIGONE. Oui, car ce n'est pas Zeus qui l'a promulguée, et la Justice qui siège auprès des dieux de sous terre n'en a point tracé de telles parmi les hommes. Je ne croyais pas, certes, que tes édits eussent tant de pouvoir qu'ils permissent à un mortel de violer les lois divines : lois non écrites, celles-là, mais intangibles. Ce n'est pas d'aujourd'hui ni d'hier, c'est depuis l'origine qu'elles sont en vigueur, et personne ne les a vues naître. Leur désobéir, n'était-ce point, par un lâche respect pour l'autorité d'un homme, encourir la rigueur des dieux? Je savais bien que je mourrais; c'était inévitable et même sans ton édit! Si je péris avant le temps, je regarde la mort comme un bienfait. Quand on vit au milieu des maux, comment n'aurait-on pas avantage à mourir? Non, le sort qui m'attend n'a rien qui me tourmente. Si j'avais dû laisser sans sépulture un corps que ma mère a mis au monde, je ne m=en serais jamais consolée; maintenant, je ne me tourmente plus de rien. Si tu estimes que je me conduis comme une folle, peut-être n'as-tu rien à m'envier sur l'article de la folie!

LE CORYPHÉE. Comme on retrouve dans la fille le caractère intraitable du père ! Elle ne sait pas fléchir devant l'adversité.

CRÉON. Apprends que c'est le manque de souplesse, le plus souvent, qui nous fait trébucher. Le fer massif, si tu le durcis au feu, tu le vois presque toujours éclater et se rompre. Mais je sais aussi qu'un léger frein a bientôt raison des chevaux rétifs. Oui, l'orgueil sied mal à qui dépend du bon plaisir d'autrui. Celle-ci savait parfaitement ce qu'elle faisait quand elle s'est mise au-dessus de la loi. Son forfait accompli, elle pèche une seconde fois par outrecuidance lorsqu'elle s'en fait gloire et sourit à son oeuvre. En vérité, de nous deux, c'est elle qui serait l'homme, si je la laissais triompher impunément. Elle est ma nièce, mais me touchât-elle par le sang de plus près que tous les miens, ni elle ni sa soeur n'échapperont au châtiment capital. Car j'accuse également Ismène d'avoir comploté avec elle cette inhumation. Qu'on l'appelle : je l'ai rencontrée tout à l'heure dans le palais, l'air égaré, hors d'elle. Or ceux qui trament dans l'ombre quelque mauvais dessein se trahissent toujours par leur agitation... Mais ce que je déteste, c'est qu'un coupable, quand il se voit pris sur le fait, cherche à peindre son crime en beau.

ANTIGONE. Je suis ta prisonnière; tu vas me mettre à mort : que te faut-il de plus ?

CRÉON. Rien. Ce châtiment me satisfait.

ANTIGONE. Alors, pourquoi tardes-tu ? Tout ce que tu dis m'est odieux, je m'en voudrais du contraire et il n'est rien en moi qui ne te blesse. Et pourtant pouvais-je m'acquérir plus d'honneur qu'en mettant mon frère au tombeau? Tous ceux qui m'entendent oseraient m'approuver, si la crainte ne leur fermait la bouche. Car la tyrannie, entre autres privilèges, peut faire et dire ce qu'il lui plaît.

CRÉON. Tu es seule, à Thèbes, à professer de pareilles opinions.

ANTIGONE, désignant le chœur. Ils pensent comme moi, mais ils se mordent les lèvres.

CRÉON. Ne rougis-tu pas de t'écarter du sentiment commun ?

ANTIGONE. Il n'y a point de honte à honorer ceux de notre sang.

CRÉON. Mais l'autre, son adversaire, n'était-il pas ton frère aussi ?

ANTIGONE. Par son père et par sa mère, oui, il était mon frère.

CRÉON. N'est-ce pas l'outrager que d'honorer l'autre?

ANTIGONE. Il n'en jugera pas ainsi, celui qui est couché dans sa tombe.

CRÉON. Cependant ta piété le ravale au rang du criminel.

ANTIGONE. Ce n'est pas un esclave qui tombait sous ses coups; c'était son frère.

CRÉON. L'un ravageait sa patrie; l'autre en était le rempart.

ANTIGONE. Hadès n'a pas deux poids et deux mesures.

CRÉON. Le méchant n'a pas droit à la part du juste.

ANTIGONE. Qui sait si nos maximes restent pures aux yeux des morts ?

CRÉON. Un ennemi mort est toujours un ennemi.

ANTIGONE. Je suis faite pour partager l'amour, non la haine.

CRÉON. Descends donc là-bas, et, s'il te faut aimer à tout prix, aime les morts. Moi vivant, ce n'est pas une femme qui fera la loi.

[…]

**Montre que les deux personnages qui s’opposent ont des valeurs différentes.**

**Lis le prologue de la pièce *Antigone* de Jean Anouilh (1944) à la page suivante.**

